

Un moment d'égarement

Christian LABORDE

Charly aimait son nouveau travail. Auparavant, il avait été mécanicien dans un garage, mais avait mal supporté d'être complice, à son corps défendant, des magouilles du patron. On lui demandait régulièrement de changer des plaquettes pratiquement neuves, d'inventer des pannes, de conseiller à la petite retraitée des réparations inutiles qui ponctionnaient le quart de sa maigre pension... Bien que la mécanique le passionnât, les abus et l'indécence de certaines facturations l'avaient poussé à accepter la proposition d'embauche au centre de contrôle technique. Il compenserait sa perte de salaire par quelques bricoles qu'il effectuerait dans le petit atelier aménagé près de sa maison. À trente ans, célibataire, sans goûts de luxe, il n'avait pas de grands besoins.

Ici, tout était clair, carré. Charly enchaînait les contrôles de manière routinière, soucieux d'effectuer son travail le plus rigoureusement et le plus honnêtement possible. Bien sûr, certains clients râlaient un peu quand leur voiture était recalée pour une petite anomalie. Certains ne supportaient pas son manque de souplesse, sa rectitude, son refus de toute compromission. Quelques clients, rebutés par cette intransigeance, s'en allaient même quérir le précieux sésame chez un concurrent moins tatillon. Le patron lui en avait fait la remarque, discrètement mais, devant son air renfrogné, s'était abstenu d'aller plus loin dans la réprimande. Charly était un employé modèle qu'il fallait ménager, un employé, certes trop intègre à son goût, mais irréprochable et surtout pas trop gourmand question salaire. Son passé de mécano était aussi un atout certain. Il n'était jamais avare de conseils concernant l'entretien des véhicules, chose que les clients appréciaient particulièrement.

Et, cerise sur le gâteau, il n'hésitait pas à effectuer lui-même, lorsqu'il le pouvait, de menues réparations, évitant ainsi au client la contre visite. Tout bénéfique pour le patron également, la contre visite étant offerte. Charly changeait, en deux temps, trois mouvements, l'ampoule d'un feu arrière, le fusible d'un clignotant, dégrippait une serrure récalcitrante... Lorsque l'affaire s'avérait plus complexe, il proposait au client de passer le soir dans son atelier et lui réglait son problème, gratuitement ou pour pas cher, souvent en échange d'une simple bouteille de vin. Les clients étaient ravis !

Mais jamais il ne transigeait avec la sécurité !

Pourtant, aujourd'hui, devant cette jeune femme ravissante, aux traits enchanteurs, aux jambes interminables, Charly ne se reconnaissait pas, n'était plus lui-même. Il se sentait étrangement faible, perturbé, prêt à faire fi de tous ses principes. Elle minaudait : « Soyez sympa ! Vous n'allez quand même pas me faire revenir juste pour le voyant de l'airbag et pour la ceinture ! Je me suis renseigné. Il me faudrait 400 € pour faire réparer l'airbag et pareil pour la ceinture. Vous savez combien ça gagne une infirmière ? »

L'impensable s'était alors produit. Lui, l'intègre, l'incorruptible, fermant les yeux sur ces défauts majeurs, avait collé les précieuses étiquettes sur la carte grise et sur le pare-brise. Il contemplait à présent, du coin de l'œil, le visage radieux de sa cliente. Dans un moment d'égarement, il avait cédé à la requête de cette séductrice mais n'en éprouvait bizarrement aucune culpabilité. Après tout, le voyant pouvait très bien s'être allumé et la ceinture pouvait très bien s'être bloquée juste après le contrôle.

La jeune femme l'avait remercié d'un sourire ravageur, le gratifiant même d'un baiser furtif, sur la joue. Tant d'allégresse, de spontanéité l'avaient retourné. Il était ému comme un adolescent et triturait nerveusement le ticket de caisse sur lequel elle avait griffonné son numéro de téléphone portable.

Deux longs mois étaient passés sans qu'il ait osé l'appeler. Un soir, alors qu'il rangeait des papiers, il tomba sur le fameux ticket de caisse, prit enfin son courage à deux mains et composa le numéro. La jeune femme lui répondit d'une voix enjouée: oui, elle se souvenait de lui ; oui, elle avait espéré qu'il la rappellerait, et oui, elle aussi avait envie de le revoir. Les deux jeunes gens convinrent de se retrouver pour boire un verre, le vendredi soir suivant, dans un café du centre-ville.

Au bout d'une heure à ronger son frein en faisant durer au maximum son demi, il dut se rendre à l'évidence : elle lui avait posé un lapin. Quel idiot ! Il s'était bien fait avoir! Vexée qu'il n'ait pas rappelé plus tôt, elle lui avait donné un rendez-vous bidon pour se moquer de lui, pour l'humilier. Tout ce qui l'avait intéressée, finalement, dans cette histoire, c'était d'obtenir le coup de tampon sur la carte grise. Et lui, comme un gamin, s'était fait tout un film !

Il rumina toute la nuit contre la perfidie des femmes, leur aptitude à tourner la tête des pauvres imbéciles dans son genre et reprit le travail, d'humeur maussade, le lendemain matin, à huit heures.

À dix heures, il vit arriver son voisin Paul, un agriculteur, pompier volontaire depuis 20 ans, qui lui amenait sa vieille 206. Il savait que tout serait nickel. Paul bichonnait l'ancêtre avec maniaquerie.

« Ça va, Paul ? Tu as l'air soucieux ! »

— C'est l'intervention d'hier après-midi, l'accident, qui m'a chamboulé. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

— L'accident ?

— Comment, tu n'as pas su ? Un choc frontal ! Une Fiesta s'est encastrée dans un pick-up sur le Chemin de Lastrille, dans une courbe. C'est un chemin très étroit, sinueux, sans aucune visibilité, sur lequel il est impossible de se croiser. Les voitures ne roulaient pourtant pas à plus de 50 km/h. La conductrice de la Ford s'est fracassé le crâne contre le pare-brise. Tu te rends compte ! Une gamine de 25 ans qu'il a fallu envoyer à la morgue ! Va annoncer ça aux parents ! L'autre conducteur, bien sûr, dans son espèce de tank, s'en est sorti sans une égratignure !

— Une Fiesta tu dis ?

— Oui. C'était une infirmière apparemment, d'après l'autocollant sur le pare-brise."

Le sang de Charly se glaça. Paul continua, lugubre :

« Et le pire, dans tout ça, c'est que si elle avait bouclé sa ceinture, si l'airbag s'était déclenché, vu la faible vitesse des véhicules, elle serait toujours en vie, j'en suis persuadé... »